

L'expression dont on dit d'elle qu'elle est de Nietzsche, à savoir « ce qui ne me tue pas me rend plus fort », fut en réalité formulée par d'autres penseurs avant lui, comme Sénèque disant : « le feu éprouve l'or, le malheur les hommes de valeur », ou Marc Aurèle : « ce qui arrive à chacun est préparé par lui et utile à sa nature », ou encore Friedrich Schiller : « l'homme ne devient libre qu'en affrontant ce qui l'asservit. »

Me concernant, pour n'avoir jamais été convaincu par cette même expression, il me plaît de la remodeler en l'alignant à ma sensibilité, en prétendant ainsi : « ce qui me rend plus fort, un jour me tuera. » Par cette modification, j'appelle à user notre vie jusqu'à la corde, sans tenir compte des conséquences que notre fin de vie insinue. D'ailleurs, à quoi bon se contenir ?

Un dernier souffle pour chacun et chacune est prévu. Toute retenue formulée autrement ne serait que prompte à nous faire nous éteindre pour des prunes. Quitte à mourir, autant périr vaincu par cette phase ascendante exploitée dans le souci de nous transcender encore et encore, jusqu'à ce que notre corps dépose les armes.

Pour nous, cette volonté se veut explicitement au service de cet esprit qui nous occupe. Notre enveloppe charnelle, comme représentante de la matière dans cette dimension organique, n'a qu'à bien se tenir.

D'ailleurs, si vous y réfléchissez un peu, vous découvrirez ce qui en premier lieu nous gâche : ce désir qui nous avilit, consistant à vouloir fuir ce que nous ne pouvons éviter, pour nous refuser à comprendre ce principe de base insinué par la vie — que j'ai tant de fois répété — disant simplement que la mort n'existe pas, la vie sachant, lorsqu'elle n'est plus possible, s'arrêter comme une grande.

À nouveau, et vous me pardonnerez de me montrer répétitif, mais en rejetant cette intensité, devant évidemment nous correspondre pour être productive, en l'écartant de notre motivation générale, notre fin de vie devient un phare des plus contradictoires, pour nous entraîner au large, en ces contrées où l'on se perd et où l'on se noie.

Ce qui est là aussi totalement paradoxal, c'est que ceux qui répriment soi-disant la mort font preuve d'un entrain totalement hors de propos, en requérant un élan ayant pour carburants drogues, alcools, mauvaise nourriture, sommeil désastreux, sexualité

abandonnée à elle-même. Ceux-là se veulent, par ces principes, plus vivants que tout autre, sans admettre que les procédés qu'ils emploient sont autant d'instruments usés pour servir une vengeance adressée à la vie, en lui infligeant, par ces mêmes manières, ce que cette mort inventée suppose.

Ceux-là, en déglissant cette vie en eux, sont convaincus de mieux la vivre, et se font morts avant qu'elle ne s'achève.